

Comptes rendus — Book Reviews

HANS-DIETER MANN. — *Lucien Febvre. La pensée vivante d'un historien.* Paris, Colin, 1971.

Le petit livre de Hans-Dieter Mann sur la pensée de Lucien Febvre est un essai utile. Fondé sur ce qui a été publié, on ne peut s'attendre à ce qu'il enrichisse sensiblement les connaissances de ceux qui ont étudié l'œuvre de l'historien qui a sans doute marqué le plus profondément l'historiographie française du XX^e siècle. Mais il insiste à juste titre sur la richesse et la complexité de sa pensée et il éclaire les motivations d'une action qui étonnera parfois, ou semblera étonner, après la mort de son auteur. Très riche en citations aux références précises, il est doté d'une bibliographie des travaux cités de Febvre, des articles qui lui ont été consacrés ainsi qu'aux *Annales*, et des ouvrages utilisés par l'auteur pour situer la pensée du fondateur de la revue dans son temps.

Trois parties dans ce livre: Unité de la vie et de l'œuvre? Contributions à une « nouvelle histoire ». Lucien Febvre et le structuralisme. En manière d'avant-propos, quelques textes montrant que plusieurs seizièmistes, hors de France tout au moins, ont peut-être mal compris la pensée de cet historien; qu'il n'est donc pas inutile d'y introduire.

Dans les deux premières parties, Hans-Dieter Mann esquisse les premières étapes de la biographie intellectuelle de Febvre, tout en s'attachant à mettre en lumière les thèmes fondamentaux de sa conception de l'évolution humaine. S'inspirant dans une certaine mesure de la méthode proposée par l'historien lui-même, notamment dans son *Luther*, il tente de situer sa pensée par rapport à celle des hommes ou des milieux qui l'ont intéressé, ou par rapport aux événements qui l'ont marqué. Il rappelle ce qu'elle dut au possibilisme de Vidal de la Blanche et aux *Annales de géographie*, de même qu'à la critique de l'École de Durkheim et à l'*Année sociologique*. Il manque la collaboration entre Febvre et Henri Berr: c'est l'époque de la *Revue de synthèse historique* et de *La Terre et l'évolution humaine*, mais c'est aussi le moment où Febvre, au contact des sociologues notamment, en vient à concevoir son *Luther*. Contrastant avec ces relations, la distance qui le sépare des historiens français est frappante. Par une série de citations Hans-Dieter Mann évoque, de Droysen à Henri Pirenne, Durkheim ou R. Berthelot, l'isolement des prudences d'un Seignobos ou même d'un Monod, dans le courant de la pensée scientifique. L'avance de Febvre sur les historiens de son temps — à quelques exceptions près — et sa largeur de vue sont d'ailleurs évidentes. Un petit trait significatif: dès le début des années trente cet homme, qui n'a rien du statisticien ou du quantitativisme et qui n'est pas un économiste, mais un historien spiritualiste, prévoit le rôle croissant du quantitatif en histoire et la nécessité d'une bonne formation mathématique pour les historiens.

Les thèmes fondamentaux de Febvre naissent très tôt: dès ses études sur la Franche-Comté, Hans-Dieter Mann ne le dit peut-être pas assez, et surtout dès *La Terre et l'évolution humaine*. Mais il ne s'agit pas d'une doctrine. C'est une réflexion continue, toujours en construction, au fil de ses innombrables recensions et de ses travaux personnels. Comme le dit l'auteur, Febvre est en réalité très peu dogmatique. Possibilisme, interaction, forces de convergence et de divergence, forces de continuité et de discontinuité et le binôme individu-société sont ainsi au cœur de sa pensée, lorsqu'il écrira ses grands articles sur le XVI^e siècle religieux, sur la psychologie historique, et ses livres des années quarante, notamment *Le Problème de l'incroyance*.

Dans l'ensemble, un maître dont on comprendra mieux les impatiences — notamment après la première, puis après la seconde guerre mondiale — en lisant Hans-Dieter Mann; dont on comprendra mieux aussi les imprudences, à force de vouloir rendre évidentes les différences entre la mentalité des hommes du XX^e siècle et celle des hommes du XVI^e. Mais un maître dont il faut prendre conscience des multiples facettes de la pensée toujours en éveil et chez qui de surcroît la vie et l'œuvre sont intimement liées. Il faut parfois tenir compte de tout cela pour le comprendre et le rejoindre. C'est ainsi que l'auteur note que Febvre insiste sur les forces « intraculturelles » dans *Le Problème de l'incroyance* ou *Autour de l'Heptaméron* alors qu'il soulignait certaines forces de continuité dans *Martin Luther*. Mais ce serait mal le connaître que d'y voir une contradiction. Febvre ne se soucie guère des contradictions apparentes. Il poursuit sa recherche, en fin de compte pour mieux faire comprendre le présent.

Dans la dernière partie, Hans-Dieter Mann tente de voir si l'on peut rapprocher la pensée de Febvre, lorsqu'elle se concentre sur le synchronique, de préoccupations structuralistes non linguistiques. Il rappelle en effet que celui-ci ne rejetait pas aussi simplement l'idée de structure qu'on le croit parfois; qu'il y recourt lui-même et combien il insiste sur le rôle du synchronique en histoire:

Histoire [...] Science de cet accord qui se négocie, de cette harmonie qui s'établit perpétuellement et spontanément, à toutes les époques, entre les conditions diverses et synchroniques d'existence des hommes: conditions matérielles, conditions techniques, conditions spirituelles¹.

Mais à condition que le synchronique accorde finalement toute leur place aux forces d'unification et de différenciation et aux forces de continuité et de discontinuité. Et afin de mieux comprendre, finalement, le diachronique:

Histoire [...] Science du changement perpétuel des sociétés humaines, de leur perpétuel et nécessaire réajustement à des conditions neuves d'existence matérielle, politique, morale, religieuse, intellectuelle².

Et de même qu'en réponse à Dumézil, Febvre s'écria un jour: « Je réclame pour l'histoire le droit de s'intéresser à la fois aux structures et aux éléments de ces structures³ », n'aurait-il pas réclamé pour elle le droit de s'intéresser à la fois au non-dit et au dit ?

Ceci étant rappelé, on peut le relire avec Hans-Dieter Mann, analysant Dumézil, et comparer certains de ses textes à d'autres, de Foucault, Lucien Sebag, etc. Avec vingt ou trente ans de recul, on est frappé de voir combien Febvre suivait de près les débuts du structuralisme — sauf en linguistique où les travaux d'Antoine Meillet sur l'étude sociologique du langage le séduisaient.

Ce livre, on le voit, ne manque pas d'intérêt. Mais il ne retrace qu'en partie la vie intellectuelle de Febvre. Marc Bloch reste dans l'ombre. L'expérience si riche, semble-t-il, de Strasbourg est négligée. Henri Wallon est à peine cité. Il n'y a pas une seule page sur Febvre et les *Annales*, ni sur Febvre et l'*Encyclopédie française*. Et pouvait-on écrire un tel livre sans insister sur le combat pour la problématique historique et l'interdisciplinarité ?

En somme, l'objectif de Hans-Dieter Mann est, en deça du titre de son essai, de pénétrer plus avant qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans la pensée sous-jacente aux travaux personnels de Febvre. Mais même en tenant compte de cette perspective plus restreinte, le livre comporte des lacunes que l'on ne peut que regretter.

¹ L. FEBVRE, *Les Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, p. 31.

² *Loc. cit.*

³ Cf. H.-D. MANN, p. 148.

Comme le dit Fernand Braudel dans la préface, il faut espérer qu'un jour, une grande biographie intellectuelle de Lucien Febvre, se fondant notamment sur sa correspondance, pourra être publiée.

Hubert WATELET,
Université d'Ottawa.

* * *

ROBERT J. BEZUCHA, ed. — *Modern European Social History*. Lexington, Mass., Toronto and London: Lexington Books, and D. C. Heath and Co., 1972.

Readers of this review should be forewarned that the reviewer is prejudiced. How can one resist the blandishments of an editor who quotes one's definition of social history approvingly and then offers a dozen scholarly examples of how it should be done? To be fair, Dr. Bezucha also quotes a number of other, more eminent social historians, and all on the same tack, that social history is no longer a peripheral activity, mopping up the bits that mainline political, economic, intellectual, diplomatic and military historians have usually left out, but is now a central pursuit in its own right, concerned with the history of society, with "understanding the life of men in the past, in its setting of society and institutions." The only questions that arise then are: are the essays genuine examples of social history thus conceived? are they well done? and do they deserve so comprehensive a title as *Modern European Social History*? The answers, briefly, are: yes, yes, and well, perhaps.

The twelve essays are all scholarly pieces of original work by younger social historians, mostly, I would guess, condensed from doctoral theses. The editor has grouped them under five well-established themes of social history, elites, the working classes, peasants, personal (meaning sexual) behavior and social protest. All are steeped in the sources, much of them intensely local and close to the grass roots of social behavior, several display of mastery of quantitative techniques which is one of the hallmarks of the new generation, and nearly all show a sophisticated understanding of the subtleties of social structure which goes far beyond many earlier, cruder efforts at analysing social action in terms of stratification.

Amongst the first group of elite studies, James J. Sheehan investigates the changing character and relationships between the governing elites of nineteenth-century Germany, and tries to explain how and why the social values and even the personnel of the single unified elite of the pre-industrial landed aristocracy with its domination of the army and bureaucracy survived to set the tone and objectives of the most advanced industrial nation in Europe. He finds the answer in the flexibility of the Junkers, their capacity for adaptation to the needs of a modern, more efficient State, their recognition and involvement in the new economic system via direct exploitation of agriculture, their defeat of the rising liberal *Bürgertum* in 1848 and the subsequent conversion of the latter to conservative, aristocratic ideals by economic interest in State-encouraged business enterprise, admiration of military and diplomatic success, recruitment of their sons into the army and bureaucracy and fear of the threat to property and the social order from the organized working class. Aristocratic and bureaucratic ideals were preserved by the fusion of the new and old elites, but at a deferred cost in social tension and breakdown released by the First World War. As an interpretation, none of this is completely new — see, for example, J. R. Gillis's article in *Past and Present*, December 1968 — but it is very convincingly argued.